



# Goéland

feuille de poésie et d'art

CHEMIN DU PHARE PARAMÉ EN BRETAGNE

**ABONNEMENTS**  
— pour 1949 : 200 francs —  
— Etranger : 300 francs —  
— R. C. Saint-Malo 12594 —  
— Ch. Postaux Rennes 26726 —  
**DEPOSITAIRES**  
Yvette et Jeanne Denieul,  
« Les Nourrices Terrestres »  
19, Rue Hoche, Rennes  
Le Rolde, Saint-Malo  
Marc Lollé, 40, rue des Sts-Pères,  
Paris.  
L'Arc-en-Ciel  
17, Rue de Sévres, Paris  
Librairie Célique  
108 bis, Rue de Rennes, Paris

## LA CHASSE AUX POÈTES

Depuis bientôt quatorze ans que je décerne des Prix de Poésie, je crois avoir apporté la preuve qu'il suffisait d'un peu d'entêtement et d'esprit de suite pour enlever à cette compétition son caractère de banalité, et susciter dans un rayon qui ne cesse de progresser un vaste élan de ferveur et de sympathie dont des milliers de manuscrits sont le plus émouvant témoignage.

Il est de notoriété chez les éditeurs que la Poésie se vend peu ou mal. Aussi la plupart de ces messieurs se contentent-ils de publier des poètes déjà « valorisés » par d'autres éditeurs ou de proposer à des lecteurs indifférents ou récalcitrants des poètes complètement inconnus. C'est ainsi que plusieurs ont abandonné le genre de la poésie pour se consacrer à d'autres genres littéraires.

On commence seulement à se rendre compte aujourd'hui de la situation de la Poésie. Les éditeurs d'importance des Prix de Poésie ont dû se rendre compte que la Poésie se vend peu ou mal. Aussi la plupart de ces messieurs se contentent-ils de publier des poètes déjà « valorisés » par d'autres éditeurs ou de proposer à des lecteurs indifférents ou récalcitrants des poètes complètement inconnus.

Car la longue expérience de notre Prix de Poésie nous a démontré qu'il existait toujours par le monde, des poètes isolés ou sans relations, c'est-à-dire dans l'impossibilité de faire entendre leurs poèmes. C'est pourquoi nous avons décidé de créer une information de deuxième zone, ou même d'un « écho », qui lui servira de relais pour atteindre les poètes quand il sera restitué à sa solitude.

Nous revendiquons pour *Le Goéland* l'honneur d'avoir ouvert largement ses deux ailes à des centaines de poètes, dispersés aux quatre coins du monde, d'avoir permis des échanges entre eux isolés, et d'avoir pu établir entre eux quelques amitiés durables. En excluant toute pensée régionaliste, et accordant chaque année la vedette à des languedociennes comme Louise Paulin, des parisiennes comme Jules René Thomé, Luc Bérimont, Alain Messiaen, Claude Tiphaine ou Jeanne Claude Bravielle, des normandes comme André Chardine ou Robert Delahaye, des lorraines comme Marc-Gérard ou Mlle Serrère, des bourguignes comme Jeanne Sandellon, des bordelaises comme G.-M. Pinturaud, des bretonnes comme Angèle Vanier, Louis Le Cunt ou Amédée Guilleminot, des tourangeaux comme Guy de la Mothe, et jusqu'à des belges comme Alexis Curvers. — *Le Goéland* a été une sorte de « Grand Veneur », chassant à courre à travers les provinces de la France poétique, ou un magicien créant de mystérieuses longes d'onde entre toutes les lampes de poètes.

En volant jusqu'au Caire et à Louxor, il a tissé des liens avec des poètes et des initiés d'Egypte. A Londres, il a pu établir des contacts, par l'intermédiaire de Sixty Collier, avec les étudiants de l'Université de Leeds. Il a des antennes à Oslo, où l'on prépare une thèse sur lui, à Montréal où il a des correspondants, à Buenos-Ayres, à New-York, en Californie, à Delhi, et jusqu'aux Iles Philippines et en Nouvelle-Zélande.

Cependant, tout son effort s'était concentré jusqu'ici sur des poètes exerçant des professions libérales.

avait décerné ses lauriers à des journalistes et à des acteurs, des professeurs et des avocats, des fonctionnaires et des instituteurs.

Mais voici que depuis l'an dernier, en fondant le Prix *Germaine-Brient*, nous avons pénétré dans un nouveau secteur de la poésie, celui des travailleurs manuels. Déjà en 1948, la découverte du jeune cordonnier Jean Yvelin avait été pour nous une véritable révélation. Or, un de ces intéressés qui parurent notre vie à vous, il y a cette année, les deux autres poètes, qui étaient au « tableau de chasse » du *Goéland*, furent habituels et presque voisins du même quartier populaire de la Capitale. Et ceci est un nouveau chapitre à rajouter à l'histoire déjà fabuleuse de l'ouvrage de mer.

Le 3 décembre au soir, en sortant de chez Lipp, où je venais de téléphoner à Kenne, à Jean-Louis Bertrand, pour lui annoncer son succès, je pris congé sur le trottoir du Bd St-Jermain de Jean Laugier, encore tout heureux d'avoir obtenu le Prix Saint-Pol-Roux pour son « Désossé », a chanson de geste aux intonations rimbaudiennes, qu'il avait tiré d'un personnage essentiellement moderne, le poignonneur du Métro. « Maintenant, au diable, je grimpe vers les boulevards extérieurs, pour voir Charles Dobzynski, un tisserand qui fait du tricôt mécanique, et Jean Nébut, ouvrier de l'aéronautique. C'est par eux que je terminerai ma journée. Je vais les voir pour leur porter leur Prix ».

Une demi-heure plus tard, après avoir trouvé porte close sur de Mandel, j'étais assis par le concierge sur la rue du Département, où au fond d'une impasse, sans connaître le nom de l'atelier de la famille Dobzynski. C'est là, entre les machines à tisser et les poils de bous garnis de laines multicolores que j'annonçai à ce jeune poète de vingt ans qu'il venait d'obtenir un des Prix du *Goéland*. Je renonce à vous décrire la joie de Charles Dobzynski, et ma propre émotion, quand j'appris que siôt rentré de son travail, il passait une partie de son matin à lire et à taper des poèmes à la machine à écrire. Aussi bien, la pièce me manque pour vous donner le détail de cet heureux événement. Sachez seulement que Dobzynski me demanda de l'accompagner, lorsque je quittai son atelier pour aller porter à Jean Nébut, au 140 de la rue de Belleville, et que nous passâmes chez ce dernier le reste de la soirée à rompre le pain de l'amitié et à trinquer à la santé du *Goéland*.

Jean Nébut parlait : « C'est peut-être parce que j'ai souffert dans ma première enfance que je me suis mis à la poésie. C'est sans doute aussi en pronant de l'âge que j'ai mieux senti le malheur de mes frères, et que j'ai cherché à l'exprimer. Mais il s'agit de relater et que j'en ai les moyens, c'est la musique que je choisissais d'apprendre... »

Et tout le fait comme moi, interrompit Dobzynski.

— Ah, toi aussi, tu aimes la musique ?

Ils se regardaient en riant. Ils étaient déjà une paire d'amis, en vertu de cette loi de fraternité qui unit d'autant plus brutalement deux êtres marqués du même signe, qu'ils ont peine sur les routes de la vie.

Je les regardai à mon tour avec un serrement de cœur. Mieux que ma mission d'animateur poétique, je venais d'accomplir du véritable labeur humain. Une fois de plus je réalisais le miracle de réunir deux poètes du peuple, qui, sans moi, se seraient probablement toujours ignorés, bien qu'ils appartenassent au même « village ».

Et quand je fus dehors, sous la brume, cerné par cette nuit de décembre, qui commençait à givrer les toits, je fus saisi par une atmosphère annonciatrice de Christmas... Et, ne sachant plus très bien si mes yeux se mouillaient de larmes ou de pluie, je me tins à coup l'impression que je portais sur mes épaules la hotte aux sortilèges du bonhomme Noël.

Théophile BRIANT  
24 décembre 1949.



De gauche à droite : Patrice de la Tour du Pin, Théophile Briant, Marcel Fombeure, Yves Nè, et des Jean Laugier.

## Poèmes des Prix de Poésie 1949

### FRAUDE

Je porte à mon chapeau la rose et la jacinthe  
ma guitare et mon chien sanglant dans les blés  
mon amour est tout neuf ma pipe est toute sainte  
je fume ma tendresse à l'ombre des douaniers

Gare poteaux et rhum ruisseaux de ciel frontière  
la lune se promène avec un peu de sang  
les douaniers ont fleuri l'embuscade légère  
je vise le gendarme et son bicorne enfant

Dors mon carabinier la blessure est si belle  
la régie et l'étal te paieront des cillettes  
un tout petit sergent pleure sous la tonnelle  
sa mère sa Patrie et les blancs framboisiers

— Si je meurs mes amis couche-moi sous la menthe  
mon dogue vois-tu taire les os des fusils  
— Si je meurs... Sifflets et cris le rossignol chante  
ma tête et mon oiseau cascaden l'éboulis

Adieu mon bel alcool mon tabac ma rocaille  
ma guitare et mon chien sanglant dans les blés  
le fils du douanier clouera mon cœur de paille  
la fille du douanier repèsera mes yeux.

Jean-Louis BERTRAND.



Jean-Louis BERTRAND

### LE DÉSOSSÉ

Bible du vent, l'ardoise prie à la sourdine,  
Chaudron d'émail, le ciel s'éveille sur les toits  
La rue, mollusque d'herbe, en fumée s'achemine  
Ferre de gris, le bruit échafaude ses voix.

Je suis l'incisiveur des villes sans visage,  
Le désossé du temps, poignonneur des mètres,  
Coulour des crues, mes doigts carrefourrent les âges,  
Plombés de rue, mes yeux pleurent l'or des vitraux.

Je suis l'homme, trenle-deux dents, roi des machines  
Huile de vin, mon corps, bielle de sang, construit  
En confetti de ciel un paradis d'usine  
Je poignonne l'amour du monde dans la nuit.

Je verrouille les mots simples de mon enfance,  
Fausse clef, cisèlerie d'ombre, cri du cœur ;  
Tentacule de foule, organe sans croyance,  
Coulée d'acier, un homme nait, poignonne et meurt.

Jour au néon, crépuscule électrique,  
Soleil en tubes, l'homme ausculte la clarté ;  
Cadastre de la nuit, lampes géométriques  
Matière, noyau d'or, germe d'éternité.

Foule, billet sans fin qui dans mes mains repasse,  
Forêt de sang, fleuve de jambes et de bras,  
Immensité de viande chaude qui m'enlance  
L'impersonnel n'aspire asphalté dans ses draps.

Mécanisme, harmonie de notre multitude  
Mon corps est une marche obscure d'escalier,  
Caoutchouté de mots que l'usage dérade  
Mon sang bat la cadence de cent mille pieds.

Je timbre au portillon l'échoignito du monde,  
Pieuve du temps, la foule éructe ses billes,  
Mes doigts, sprinters d'acier, poignent les secondes ;  
Cerveau, chronomètreur des couloirs sans relais.

Je poignonne : ma vie est sans incertitude,  
Je mange, bois et dors, estomac sans destin,  
Ma femme est poignée avec exactitude  
Dérégulés, mes fils poigneront demain.

Incisiveur des villes sans visage,  
Nous, désossé du temps, poignonneur des mètres,  
Condamnons tout poète à chanter nos usages,  
Maudit son poème au rythme d'un robot.

Docker de lune, histrion d'astre qui raisonne  
Mortes vos libertés trompeuses du passé,  
Nous défendrons par loi le monde qui poignonne  
Bannis des souterrains seront les insensés.

L'homme, corps sans esprit, squelette pur, avance  
Des moteurs d'os separent bientôt maîtres de nous,  
Pneumatique soleil, écoré d'ors sans présence,  
Devant l'homme, le ciel déjà tombe à genoux.

Bible du vent, l'ardoise prie à la sourdine  
Chaudron d'émail, le ciel s'éveille sur les toits  
La rue, mollusque d'herbe, en fumée s'achemine  
Ferre de gris, le bruit échafaude ses voix.

Jean LAUGIER.

### COLLÈGE 1926

Nous n'avions pas de demoiselles  
mais des prairies de camarades  
des jolis sacs sifflant le ciel  
un goal tendre au fond du stade  
passez la balle à d'Arlagan  
pour les beaux yeux d'un capitaine  
foulez-toi le cœur jusqu'au sang  
et déchire bien toute la semaine  
collège vingt-six bose d'Hamlet  
Marlene Dietrich au cinéma  
l'Amour le Cid et les raquettes  
un gosse écrit dans les tilles

Henri dis est-ce pour jouer encore  
que tu te caches derrière la mort  
contre la joie de ton ulbran  
mort à la pluie mort à la guerre  
mort à l'école aux primevères  
dans la ratine des aspirants  
dors ma petouse mon Mohican  
nos n'rons plus à Lagardère  
luer le soleil au bout du champ.

### FEMME

J'irai dans ton pays, ma femme et t'y trouver,  
Grande fille pauvre d'avoir songé près des cîternes,  
Un soir que tu seras restée plus longtemps sur le seuil  
Et que tu prendras pain en fermant les étables.

Je marcherai, Christ harassé, dans ton village,  
J'arriverai d'une route poudreuse, je marcherai  
Parmi l'adoration et le repos transfiguré  
Des moissonneurs sur la fraîche dalle de la soirée.

O mon immense jeune fille, écoute ton haleine,  
Bête blessée de solitude sur la toile de ton lit,  
Tourne vers la muraille tes deux grands yeux ouverts  
Affolés de sentiers ou les vapeurs du soir  
Se mettent à bouger de me voir apparaître.  
Et si tu n'as plus en ton sein le bois noir des ronces  
Avec la chaude odeur des mères écrausées  
Et si ton sein dressé comme vers un crucifix  
A l'heure lactaire et la plus euellée  
S'émou du bruit nocturne des prunes du berger,  
O poids d'âme, c'est que mon pas déjà aura rôdé,  
Mon pas d'homme noir d'auoir été ensouillé  
Mon pas d'homme égaré, mon pas d'homme de lune,  
Tu sauras que c'est moi puisque j'ouvre la porte  
Et qu'aucun chien n'aboie et puisque le voilà  
Tremblante à me donner le pain sec et nocturne.  
Tu verras dans mes yeux le repos terminé  
Et la faim de mon chair qui va murer ton âme.  
J'aurai les yeux noirs qui tentent de te renouer,  
Je lurrerai la tête au poids de tes cheveux,  
Dans ton sang je mettrai la grotte de sommeil  
Et comme un combat d'anges sur ton pré.

Ton corps chantera l'ombre saisie sous le feuillage  
Et la roche moussue scellée au cœur des bois.  
Tu seras le torrent qui tentent d'arriver sage  
Et la saison fauchée qui s'endori dans l'été.

### SOUVENEZ-VOUS DE BURIDAN

Entre la plaine et la montagne  
Je naquis sur une colline  
Entre le bouaf et le roi mage  
Entre le mépris et l'homme sage  
Entre la poire et le fromage...

Entre le gui et le houx  
Entre l'agneau et le bouaf  
Entre la chair et le chou  
Entre la fanine et le festin  
Entre le Hasard et le Destin  
Entre la figue et le raisin.

Entre Gabriel et Satan  
Entre l'Avenir et l'Antan  
Entre la pluie et le beau temps  
Entre le vent et la pivoine  
Entre la rose et la cétaine  
Entre le berger et la rogne.

Seigneur, entre le corps et l'âme  
Entre le bateau et sa rame  
Entre la bougie et sa flamme  
Entre le ciel et les étoiles  
Entre le navire et sa voile  
Seigneur, entre deux draps de toile.

Entre l'arbre et l'écorce  
ça bien certainement...  
Entre l'Ouest et l'Orient  
Entre l'air et la morsure  
Bien assis entre deux chaises  
Entre le Ciel et la terre  
Entre le Père et le Fils

Aimez, mourez (entre-temps)  
Souvenez-vous de Buridan.

Fernand DENIS.

S. CORSEAUX.



LE CHERCHEUR D'OMBRES

A ceux que je ne verrai plus. Dans la nuit faite pour nous plaindre l'enfoncée les portes du Temps...

Charles DOBZYNSKI

(suite de la page 2)

Ce n'est rien qu'un poète ouvert qu'un saumon de Paradis qui manœuvre nage à l'envers des eaux nées de la vie.

L'HOMME EN COUPE DE RAT

J'appareille ma vie pour des visages d'hommes, Le ciel, tout des rues, se craquèle de croix, Tulipe-poulpe, Christ, évangélique comme :

Jean LAUGIER

LA VIE SOUTERRAINE

À Louis EMER.

Le miroir avait dit : Ne cherchez pas votre âme ailleurs que dans ce ciel par mes yeux reflété.

André ROMUS

LA BELLE AU BOIS

La Belle au bois dormait en ses cheveux grands Au domaine brulant de rêve et de fortune.

S. CORSEAUX

L'OISEAU DES ILES

Mon bel oiseau voici l'orage et les désastres de l'hiver glacial le feu de tes prunelles

Gilbert SOCARD

L'OMBRE

Tu m'es venu d'un fonds de généalogie, A travers les saisons, dans la ronde des vents,

Ch. CLÉ.

METRO

Couloirs du souvenir à métropolitain Inutile réseau d'anciennes résonances

Jean PLATEAU

LA VIEILLE DEMOISELLE

Qu'il est naissant ce sourire Qui veut rappeler la jeune fille Dont personne ne se souvient

BRUNO

LA NOYEE DE LA SEINE

La noyée de la Seine réunit à voix basse qu'il fallait bien se taire pour écouter son rêve.

André ROMUS

COMPLAINTE...

Ni avant ni après toi Je t'ai tendu mes mains ouvertes Ni avant ni après toi

Anne-Sophie DESPORTES

LA COURONNE

Il faudra déposer ce tourment solitaire, S'arracher ce fer douloureux Si bien fiché en plate comme un épieu en terre

Pascal SUSANE

ROSE DES VENTS

Etoile du gel et rose des vents Halte sur la mer aux routes de sel

Jean PLATEAU

BERCEUSE A MOURIR

De ma très antique splendeur Il ne reste que le jardin Dépeuplé de fruits et de fleurs

Henri DION

JOSEPHA

Elles sont mortes, Josépha, Elles sont mortes, mes chimères, Avec l'oiseau qui les chantait,

Thérèse LE MAGUET

MONT-BLANC

À mes camarades de cordée : M. Redor, Y. Berthaud, M. Guittany, M. Olivier, aux guides Vouillez et Simond.

Raymond BRIANT

DANS LE BEAU JARDIN

Endormie la mésange Dans la robe des anges Endormi l'hibou

S. CORSEAUX

